AgEcon SEARCH
RESEARCH IN AGRICULTURAL & APPLIED ECONOMICS

The World's Largest Open Access Agricultural & Applied Economics Digital Library

This document is discoverable and free to researchers across the globe due to the work of AgEcon Search.

Help ensure our sustainability.

Give to AgEcon Search

AgEcon Search
http://ageconsearch.umn.edu
aesearch@umn.edu

*Papers downloaded from **AgEcon Search** may be used for non-commercial purposes and personal study only. No other use, including posting to another Internet site, is permitted without permission from the copyright owner (not AgEcon Search), or as allowed under the provisions of Fair Use, U.S. Copyright Act, Title 17 U.S.C.*

Marcel MAZOYER *et Laurence* ROUDARD, **Histoire des agricultures du monde. Du néolithique à la crise contemporaine.**

Paris, Editions du Seuil, 1997, 546 p.

Comme l'indique son titre, le livre de M. Mazoyer et L. Roudard propose au lecteur une synthèse de l'histoire de l'agriculture mondiale des origines néolithiques à l'époque contemporaine. Pour donner sa cohérence à un tel projet, les auteurs élaborent une sorte d'« histoire raisonnée » en fonction d'un principe logique qui leur permet de convertir une énorme suite d'événements en un classement géographique et temporel. Le système de raisonnement employé pour cette tâche délicate tient de la morphologie fonctionnelle : les systèmes agricoles étudiés s'agencent en une série de types idéals définis par les mécanismes qui permettent de conserver la biomasse agricole dans un état stable. Chaque genre d'agriculture est distinguée des autres par des mécanismes particuliers de recyclage assurant l'équilibre de la biomasse sur l'espace cultivé. Ainsi sont déterminés les systèmes de culture sur brûlis, les systèmes hydrauliques de vallée et de montagne, les systèmes à culture attelée avec attelage léger ou lourd, ceux qui reposent sur la traction automobile, sur les engrais et les pesticides chimiques, ou encore sur les semences hybrides. Selon les auteurs, chacun de ces systèmes comporte sa propre dynamique d'évolution, ce qui implique pour certains d'entre eux des culs de sac, d'où découle, à leur yeux, la « crise » contemporaine dans la mesure où seuls les systèmes de culture attelée ont pu évoluer vers une situation de très haute productivité. Mis à part son intérêt pédagogique, cette approche taxinomique comporte des avantages et des défauts. L'avantage principal est de concevoir les types comme évoluant indépendamment les uns des autres, ce qui pose naturellement la question de savoir comment et pourquoi ils se sont différenciés dans l'espace et dans le temps. Mais le risque est alors d'attribuer une cohérence problématique à ces types conçus comme des systèmes fermés dont on peut faire le bilan en termes de biomasse. L'optique agronomique qui est ainsi mise en avant surestime les contraintes physiques et sous-estime celles de l'organisation économique. Et en surestimant l'importance de ce qu'elle présume être des contraintes, une telle histoire doit s'appuyer sur une dynamique évolutionniste forcée et simpliste.

Cette dynamique est malthusienne ; quand la population croît, la demande accrue de subsistance fatigue la terre et entraîne des réaménagements technologiques. L'hypothèse avancée reprend l'idée selon laquelle les systèmes agricoles ont tous évolué sous la pression démographique. C'est sous cette contrainte que les agricultures à la houe ou les agricultures irriguées des régions tropicales seraient devenues plus intensives en faisant se succéder deux ou trois cultures dans l'année ; et que les systèmes d'agriculture attelée des climats tempérés se seraient intensifiés par l'augmentation du stock d'animaux, source principale et de la traction et de l'engrais. La culture à la houe serait ainsi devenue plus intensive en travail, celle à la charrue en capital. De cette trame technique découle la chronologie de l'ouvrage. Tant que ces agricultures ont évolué isolément, cette différence de trajectoire n'a fait qu'augmenter le niveau de vie des populations connaissant la charrue par rapport à celui des populations des agricultures à la houe sans porter préjudice à ces dernières. Mais dans le cadre de l'intégration mondiale des économies agricoles, la concurrence inégale entre ces deux types d'agriculture a induit la diminution de la productivité de l'agricul-

ture à la houe et une dégradation d'un niveau de vie dans les contrées où elle s'est perpétuée. Il y a là une vision catastrophiste des agricultures du tiers-monde et il faut au moins rappeler que l'histoire de la compétitivité des systèmes agricoles n'est pas réductible à de simples comparaisons de productivité physique.

Par ailleurs, les fondements de cette histoire sont eux-mêmes imposés par le modèle agronomique qui les sous-tend. Selon une figure qui remonte aux temps des physiocrates et qui fut consacrée par l'autorité de Liebig, une agriculture se résume dans le bilan des éléments nutritifs qui sont libérés par la décomposition de la roche-mère, par le recyclage de la matière organique et par la fixation bactérienne de l'azote dans l'atmosphère puis épuisés par la consommation courante, l'exportation et le lessivage du sol. Cette façon de concevoir un système agricole comme une comptabilité physique mène à l'idée que la productivité agricole est surtout limitée par la surface consacrée à la production des éléments nutritifs. Il s'ensuit qu'une croissance démographique entraîne nécessairement des choix douloureux sur l'allocation de cet espace. La question qui se pose est de savoir si ces choix sont aussi douloureux que l'affirment les auteurs.

Prenons comme exemple les estimations qu'ils proposent pour l'agriculture à l'araire, un système dont la productivité est présumée limitée par le faible apport de l'engrais du saltus. Les auteurs avancent un rendement courant de 500 kg de produit végétal à l'hectare, soit, après soustraction de la semence, une récolte nette de 300 kg. Avec un tel rendement, il aurait fallu ensemencer un hectare par personne, surface à laquelle il faut ajouter non seulement celle requise pour nourrir les animaux nécessaires à la traction et à l'engrais mais encore celle consacrée à produire ce qu'il faut pour chauffer l'habitation et faire bouillir la marmite, ce qui monte l'addition à environ 30 hectares par famille. Selon eux, une famille qui se serait nourrie des fruits d'une telle ferme aurait été constamment confrontée à des problèmes de subsistance, ceci alors même que les surfaces qu'exploitait la plupart des familles étaient nettement en dessous de ce seuil supposé déjà insuffisant. Les réalisations de la civilisation classique n'auraient donc été possibles que parce que les esclaves qui produisaient la subsistance des familles non-cultivatrices n'avaient pas de famille. La crise de ce système et de l'économie antique devient alors l'inévitable conséquence de l'épuisement du bassin des esclaves. Cette hypothèse originale est suffisamment farfelue pour qu'on puisse mettre en doute sa logique agronomique. Mais, quelle que soit cette logique, il faut aussi remarquer que les rendements présentés ici comme des maxima du système de culture à l'araire sont en fait des minima. C'est du moins ce que suggère ce que l'on sait du dix-huitième et du dix-neuvième siècles, périodes pour lesquelles on dispose de renseignements relativement sûrs concernant ces agricultures traditionnelles, même si ils tendent plutôt à sous-estimer les rendements. Ainsi, le rendement moyen des départements de la France où l'araire était resté l'instrument normal de labourage se trouvait bien au-dessus de 750 kg par hectare, et dans certaines régions il dépassait 1200 kg. Des travaux récents sur l'agriculture de l'antiquité classique ont pour leur part démontré que les cultivateurs romains produisaient des rendements régulièrement supérieurs à 1500 kg et l'on sait depuis 20 ans que les bas rendements déduits des chiffres extraits des polyptyques carolingiens par certains historiens sont illusoires. En ce qui concerne la culture à la houe, les expériences sur l'agriculture néolithique démontrent que des rendements de

deux tonnes et plus sont normalement atteints par les techniques néolithiques. Où donc se trouve la contrainte incontournable ?

Pareille sous-estimation n'est possible qu'en oubliant les travaux des préhistoriens et les analyses de l'agriculture médiévale et moderne. Malgré ces inexactitudes dues surtout à l'esprit de système et à ce que l'érudition nécessaire à la réalisation d'une œuvre de cette envergure est ici trop souvent insuffisante (ce qui fait que le livre ne doit être utilisé comme un manuel), les auteurs arrivent à certains aperçus heureux et utiles. Le plus important est de reconnaître le rôle central de la faux et donc de l'apparition de la métallurgie sidérurgique dans l'élaboration de l'agriculture traditionnelle de l'Europe du nord. En accélérant la coupe, elle a permis de stocker du foin et d'autres fourrages en quantité suffisante pour maintenir de plus en plus nombreux des animaux de ferme. Vu que l'évolution de cette agriculture a pris le chemin d'une intensification par la démultiplication des opérations mécanisées et de la production de l'engrais animal, on peut identifier cet instrument comme l'innovation clef de l'agriculture européenne.

Il reste qu'on entre dans un tel livre plein d'espoirs et qu'on le quitte désenchanté. L'idée de ranger les agricultures du monde par système et de suivre le déroulement historique de chacun d'eux vaut le pari. On peut toutefois regretter que dans ce cadre l'agriculture des Etats-Unis, pourtant sans doute la plus novatrice et productive de toutes, n'ait pas trouvé sa place, pas plus que celles de la Russie, de la Chine et du Japon. Il est assurément justifié de chercher à écrire une histoire mondiale d'agriculture et une taxinomie peut sans doute constituer une bonne base de départ. Ce livre aurait donc pu être un bon livre ; qu'il ne le soit pas, témoigne autant de la difficulté de la tâche que d'un manque d'érudition des auteurs. Plutôt que de se lancer dans une histoire faite d'images d'Epinal de l'histoire agricole de l'Europe, les auteurs auraient mieux fait de rester fidèles à l'inspiration originale de classer et de suivre l'évolution de grands types.

George GRANTHAM

McGill University, Montréal

(traduit de l'anglais par G. Postel-Vinay)